



Les Épinards, ill. C. Ponti, L'École des loisirs

# DE BONS LECTEURS PAS COMME LES AUTRES

par Joëlle Turin\*

*Si bien des témoignages accréditent le fait que les livres et les histoires agissent sur les enfants, il reste à se demander de quelle façon ils le font, et comment les enfants accueillent les histoires qu'on leur lit. Qu'en font-ils ? Comprennent-ils ? Aiment-ils et quoi ? Comment expriment-ils leurs avis, leurs réactions ? Quelles histoires préfèrent-ils ? À partir des observations menées dans les séminaires et observatoires des pratiques de lecture avec les tout-petits<sup>1</sup> (du bébé de trois mois au vétéran de 6 ans) qui se font l'écho de toutes ces questions, Joëlle Turin montre en quoi elles permettent non d'évaluer les capacités des enfants, mais de mettre en évidence leurs modes de perception et de « jugement », les effets produits par les textes, l'interaction entre le monde du récit et celui de l'enfant, le rapport étroit entre la qualité des livres et leur appropriation par l'enfant.*

## Une lecture corporelle

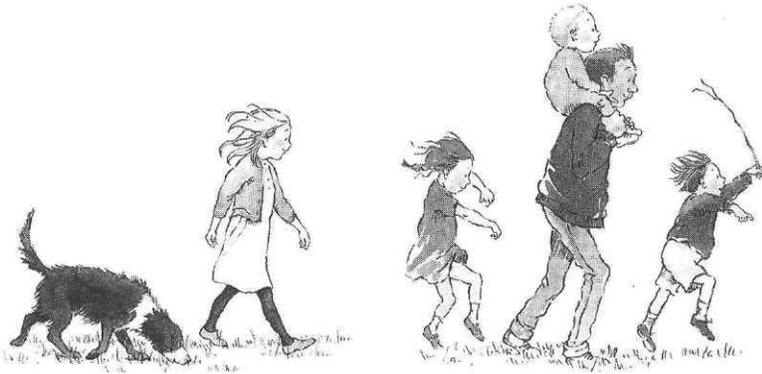
**B**aver d'envie, de plaisir ou de surprise, dit l'expression populaire pour désigner le fait d'ouvrir grand la bouche (ou les yeux) devant quelque chose ou quelqu'un qui nous étonne ou qu'on admire. Quand William, cinq mois, fait des bulles, agite les bras, s'énerve et frissonne à la lecture de *Mandarine, la petite souris* (Noëlle et David Carter, Albin Michel), il décline l'expression

au pied de la lettre et traduit son plaisir et son étonnement. Quand dans les bras de son auxiliaire de puériculture, il se penche en avant jusqu'à tomber avec la tête sur l'ours, le poisson, la tortue, il parle à sa façon.

L'adulte comprend que le bébé signale là, par ses comportements, sa passion et ses sentiments. Souvent après, il abandonne et rêve, cela se lit sur son visage. Si le bébé explore le monde avec tout son corps, c'est aussi de

\* Joëlle Turin est chargée de la formation et des écrits à A.C.C.E.S.

1. Séminaires et observatoires menés à la fois au sein même d'A.C.C.E.S. et dans le département de la Seine-Saint-Denis, animés par Marie Bonnafé.



La Chasse à l'ours, ill. H. Oxenbury, Ouest-France

cette façon qu'il exprime ses émotions, qu'elles soient d'ordre affectif ou esthétique. Les couleurs de Mandarine, le toucher doux des fourrures, les trous où glisser ses doigts provoquent bien des fois des gestes d'appropriation. Beaucoup d'enfants se penchent et veulent toucher, « dévorer les livres ». Une fois, un bébé tout seul a mangé la page !

Sont-ils seulement sensibles aux contrastes des couleurs, aux matières, aux formes ou goûtent-ils un plaisir plus absolu, fait d'une excitation plus générale ? Difficile à dire et peu importe. On veut toujours savoir comment les enfants réagissent au livre, mais il faut accepter l'idée que l'on ne peut pas contrôler leurs réactions. On regarde seulement, et on note les évolutions.

Dès huit mois, ils différencient le fond de la forme et montrent du doigt les contours des silhouettes, des objets et même des mots signalant ainsi qu'ils savent et apprécient. Une petite Chloé de seize mois se régale à mettre vite le doigt sur les « non » inscrits sous les portes qu'on soulève pour chercher Spot à chaque fois qu'elle entend prononcer la syllabe. Elle a repéré l'image du texte et l'a différenciée des illustrations. Chloé pense avec son geste, elle fait ce que font tous les enfants quand ils commencent à parler, elle pointe du doigt, elle fait comme les adultes, elle montre.

Quoi qu'il en soit, l'enfant éprouve une très grande joie à jouer avec la représentation, il s'approprie petit à petit ce système pluriel de représentations, ce jeu entre l'objet dessiné, le mot écrit, le mot dit, et l'objet lui-même. Dès la fin de la première année, il est capable de reconnaissance et cherche à se faire raconter et re-raconter ce qu'il y a dans la représentation, le rapport entre le texte et l'image.

Certaines images les captivent. Simon, dix-huit mois, reste longtemps sur la première page du livre d'Éric Carle, *La Petite chenille qui faisait des trous* (Mijade). « Dans la lumière de la lune, un petit œuf repose sur une feuille ». L'enfant s'attarde et pointe du doigt le petit œuf blanc. S'intéresse-t-il au mythe des origines ?, se questionnent les adultes qui le voient. Est-il intrigué par la lune ? se demandent les autres. L'image de la lune les intrigue et les captive, c'est ce qu'ils voient de leur chambre la nuit quand ils sont tout seuls, c'est aussi la peur et sans doute un éveil à leur curiosité. Les belles planches colorées de *Si la lune pouvait parler* (Kate Banks, Georg Hallensleben, Gallimard) provoquent le même intérêt soutenu, d'autant que l'alternance du dedans et du dehors inscrit un mouvement dans l'histoire qui distribue équitablement les moments d'envol aventureux et de réassurance.

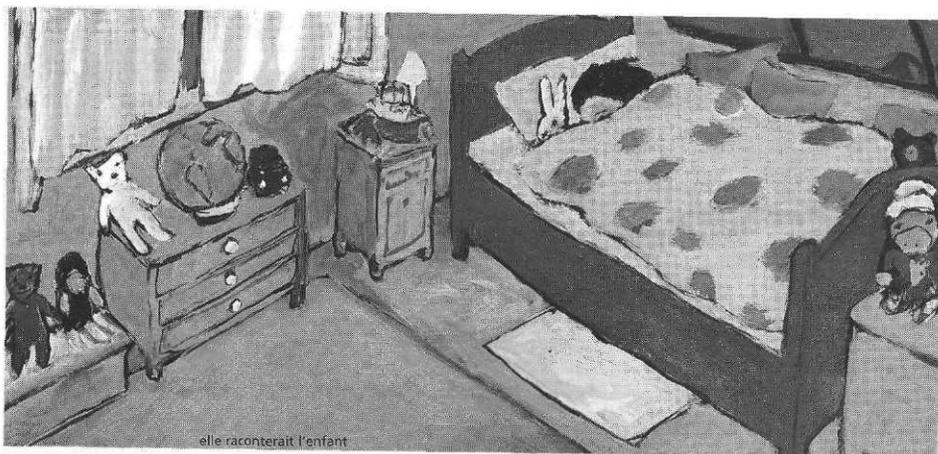
Très vite aussi, les enfants goûtent la musique des mots et le rythme des phrases. Des découvertes récentes en matière de perception acoustique attestent du fait que les bébés sont particulièrement sensibles à la prosodie qui caractérise contes et comptines. Ainsi Chloé, dix mois, qui regarde peu les images mais imite le balancement de la voix et du texte à la lecture de *Sur les genoux de maman* (Ann Herbert Scott, Glo Coalson, *L'École des loisirs*) un récit tendre et violent à la fois, puisqu'il met en scène une rivalité, où il s'agit d'admettre qu'il y a de la place pour deux sur les genoux de maman. C'est peut-être le jeu entre la tendresse apparente affichée par le rythme du refrain « en avant, en arrière, en avant, en arrière, ils se balencent » et l'acidité suggérée du propos qui en fait toute la saveur. Cette enfant le perçoit-elle ? Des plus grands en tous les cas le font qui, dans un groupe, se disputent pour occuper chacun seul la place libre sur les genoux de l'animatrice. L'art de ne pas dire les choses clairement ni de façon appuyée laisse au lecteur toute liberté d'interprétation, va plus lentement mais sûrement à la rencontre de ce que l'enfant porte en lui, le lui révèle et lui laisse le temps d'en faire quelque chose, ce qu'il veut.

Cette écoute corporelle est bien un trait distinctif de la lecture des jeunes enfants. Elle leur permet d'extérioriser l'histoire, de la mettre en actes et participe ainsi à leur découverte du monde.

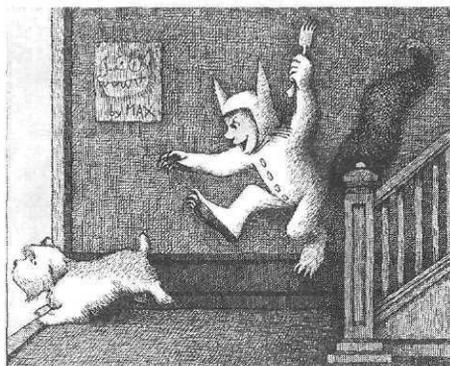
Plus les récits ont un schéma répétitif et facilement identifiable, plus ils déroulent le fil de l'histoire de façon logique et en particulier sur le principe de l'accumulation, plus ils font d'adeptes, rendent les enfants actifs et expressifs. Combien de fois a-t-on vu des petits de dix mois et plus bouger, se tourner, arpenter littéralement l'espace de leurs genoux, de leurs mains, à la lecture de *La Promenade de Monsieur Gumpy* (John Burningham, Père Castor-Flammariion), de *La Chasse à l'ours* (Helen Oxenbury, Ouest-France), du *Beau ver dodu* (Nancy Van Laan, Marisabina Russo, Kaléidoscope) ! Ils font comme des pistes, se lèvent, s'assoient, miment en quelque sorte le cheminement de l'histoire, avant d'être assez grands pour l'intérioriser.

### Un galop d'essai...

S'il y a un profit, un bénéfice évident que l'enfant sait tirer des livres, c'est celui d'essayer des situations. *Émile, deux ans*, demande *Max et les Maximonstres* (Maurice



*Si la lune pouvait parler*, ill. G. Hallensleben, Gallimard



Max et les maximonstres,  
ill. M. Sendak, L'École des loisirs

Sendak, L'École des loisirs). Quand l'histoire dit que Max se retrouve au lit sans avoir rien mangé du tout, Émile est très préoccupé et demande pourquoi Max fait des bêtises à de nombreuses reprises. Les adultes lui répondent unanimement que Max fait des bêtises parce qu'il n'est pas sage, mais que ce n'est pas bien grave, parce que sa maman va lui pardonner. Il attend alors la fin de l'histoire, vérifie ce qui se passe et s'en va. Peu de temps après, un bruit terrible accompagné d'une pluie de jouets qui valsent dans tous les sens fait se tourner toutes les têtes. Émile est en train de nettoyer l'atelier dînette et jette par dessus bord tous les couverts et assiettes en plastique qui lui tombent sous la main. Il avait vraiment envie de faire une bêtise, il vérifie sans attendre ce qui va advenir.

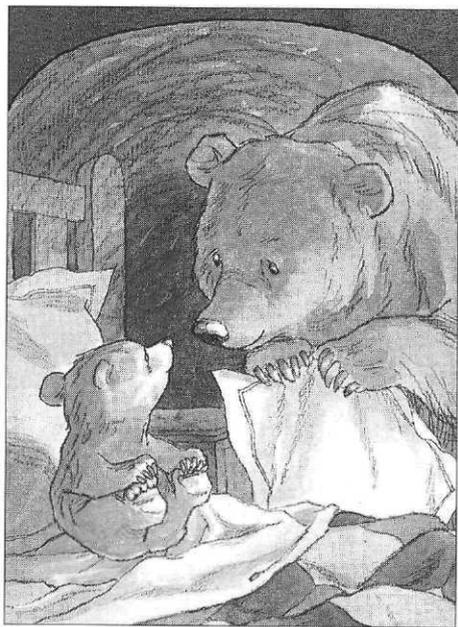
Il fait ainsi son chemin vers la réflexion. D'abord préoccupé par le fait que sa maman puisse faire un jour comme celle de Max et le laisser seul dans la nuit, il agit et mime l'histoire - les enfants font très souvent cela quand on leur raconte des histoires de bêtises - pour voir ce que cela donne. Dans un deuxième temps, il prend de la distance, réfléchit, porté par la force de ces récits où il se passe des choses épouvantables mais qui finissent bien et permettent de stabiliser les émotions et les comportements.

Avec *Les Épinards* de Claude Ponti (*L'École des loisirs*), on a pu observer les mêmes effets. Les grands auteurs savent trouver le ton et les situations justes pour toucher au plus près les enfants. Trombolino et Foulbazar font bêtise sur bêtise et finalement tout le monde s'endort bien au chaud. Comment mieux exprimer sa colère qu'en crachant et jetant des aliments ? Claude Ponti n'a pas oublié que ce sont les premières armes des enfants. Ces grosses bêtises stimulent l'enfant à investir l'enchaînement du récit.

### Le goût du subversif

Au plaisir d'essayer s'ajoute celui de la transgression. Bien des histoires reprennent les premiers interdits qu'on fait à l'enfant, les premières limites qu'on leur impose, et elles le font en mêlant tendresse et rire en même temps, en jouant avec le langage. On entre dans le monde et dans l'autonomie en s'opposant, on s'oppose en faisant des bêtises. Alison Lurie (*Ne le dites pas aux grands*, Rivages) ne disait-elle pas que toute littérature pour enfants digne de ce nom est par définition une littérature subversive ? C'est très vrai aussi pour les petits : s'il n'y a pas de subversion, c'est sans intérêt. David, dix-huit mois, demande toujours le même livre de Virginia Miller, *Va au lit, Alfred !* (Nathan) et il ne cesse en même temps de dire non - c'est souvent le premier mot de l'enfant - à toutes les propositions qui lui sont faites. Il abandonne ce livre pour celui d'Alain Le Saux, *Papa ne veut pas !* (Rivages), qu'il trouve comme par hasard dans la caisse de livres de l'animatrice. Ici, le rapport subtil entre le texte et l'image (le texte pose une interdiction, l'image en regard montre l'enfant la transgressant), le procédé de la caricature, l'irruption de l'imprévu autorisent le rire et lèvent les interdits. C'est l'imaginaire de l'enfant qui s'exprime. Ce qui figure sur la page, c'est ce qu'il y a dans sa tête.

Martin Waddell et Barbara Firth, dans *Tu ne dors pas petit ours ?* (L'École des loisirs) exploitent aussi à merveille cette veine en mettant en scène les attitudes ambivalentes des adultes devant un enfant qui s'affirme par l'opposition et l'humour. Pourquoi cette ambivalence ? On parle du génie des bêtises, d'une part, et il vaut mieux ce génie-là que rien. D'autre part, les bêtises attestent l'entrée de l'enfant dans un bon développement. La position d'autorité des parents - ici de Grand Ours - est bien mise à mal. Petit Ours obtient exactement ce qu'il veut de Grand Ours alors que Grand Ours recule d'abord, n'obtient rien ensuite et s'endort à la place de Petit Ours. Comme dans la vie, les négociations avec les petits sont toujours mêlées d'humour. Comme dans la vie, Petit Ours possède cet art bien connu des petits : faire rire, mettre du jeu et de l'humour dans des situations qui deviennent tendues. Il gagne la partie en créant son propre scénario



Tu ne dors pas, petit ours ?,  
ill. B. Firth, L'École des loisirs-Pastel

et l'adulte est obligé de céder. C'est aussi l'adulte qui fait des progrès. Au début, le grand ours est vraiment un balourd, il ne comprend rien, il rajoute des lumières et c'est seulement petit à petit, à travers plusieurs essais infructueux, qu'il va entrer dans une vraie communication avec Petit Ours, l'emmener au clair de lune et lui raconter l'histoire de la lune.

Dans ces animations avec les livres et les petits, le rire est souvent de mise et il est communicatif. À la première lecture de *Oulibou-niche* (Lynda Corrazza, Rouergue), Steven, deux ans, semble ne pas tout comprendre de cette histoire d'amour entre un hibou et une chouette, de même qu'il ne comprend pas tout ce que l'adulte lui dit. Il est dans la merveille, c'est-à-dire qu'il comprend sans comprendre, les mots lui donnent le vertige. Il détient alors - je cite quelques mots de l'analyse lumineuse que Michel Defourny a faite à l'occasion de la sortie du livre en décembre 1997 au salon de Montreuil - « une clé merveilleuse pour entrer dans l'univers magique et poétique de la langue en même temps (que) dans le monde des images et des pages, dans celui de l'humour et de l'amour, en vrai pince-sans rire ». Quand l'enfant voit que l'adulte se met à comprendre et à rire, il éprouve le plaisir de la communion, de la connivence autour d'un même texte, le plaisir de rire en toute innocence.

L'échange repose aussi sur les mimiques. On est dans cette découverte du pouvoir des mots et des images - ici des photos d'objets savamment mis en scène, détournés de leur fonction habituelle, travestis selon les méandres du récit - qui font découvrir l'univers et traduisent les interrogations de l'enfant : « Devant le gant ?... Derrière la barrière ?... Dedans l'éléphant ? ». D'aucuns parleront d'un apprentissage de la notion d'espace ou de latéralisation... Mais, que se passe-t-il dedans les mamans ? C'est la découverte des choses intéressantes dans le monde à travers

les livres, la découverte de questions que l'enfant se pose et pour lesquelles il n'y a pas forcément de réponses.

### C'est rigolo d'avoir peur...

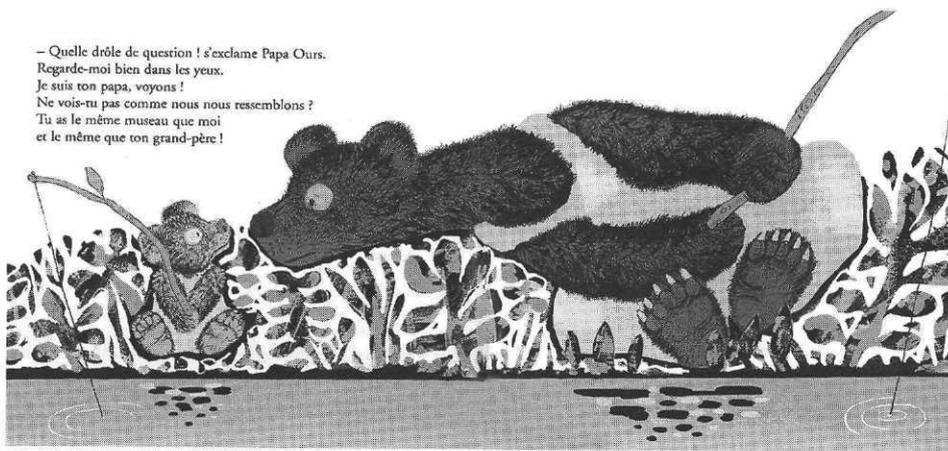
Les livres qui font peur ont bon dos, on leur reproche bien souvent d'être la cause des cauchemars de l'enfant. Et on évacue de la pile de livres ceux qui parlent de monstres, de loups, de forêts profondes, de mort. C'est compter sans le goût affirmé des enfants pour ce genre de livres et sans leur manière très particulière de les lire. « Ce jour-là, le vieux loup était si pressé qu'il se cogna contre un rocher et tomba raide mort ». Ainsi débute, ou presque l'histoire de *Loulou* (Grégoire Solotareff, L'École des loisirs). Les enfants trouvent que la mort de l'oncle est plutôt un événement intéressant et ils se demandent surtout ce qui va se passer après. Ils savent que le héros, lui, ne mourra jamais. Ce sont les adultes qui craignent que cela rende les enfants tristes. Ce qui fait peur aux enfants, ce sont plutôt les récits d'abandon. Dans *Loulou*, l'image où Tom, le lapin, pleure sur son lit ; celle où Loulou part seul, menacé par les autres loups.

Ainsi, dans *Petit Bleu et Petit Jaune* (Leo Lionni, L'École des loisirs), c'est à la page où parents et enfant se retrouvent et où les parents disent « Mais tu n'es pas notre petit Bleu, tu es vert, tu n'es pas notre enfant » que les enfants ont peur. Cette veine est d'ailleurs très souvent exploitée, le plus souvent avec tendresse et humour. Le merveilleux livre de Tadao Miyamoto, *Mon papa et moi* (Mango) en offre une illustration parmi d'autres. Alors que père et fils pêchent au bord de la rivière (sans regarder une seule fois les bouchons qui s'enfoncent à plusieurs reprises), ils devisent de leur filiation. Petit ours en veut la preuve, et surtout un moyen d'en assurer la permanence. C'est une façon de lutter contre la peur du vide, de l'absence ancrée très tôt dans la

tête des petits. Si on enlevait cette dimension aux histoires, où serait le sel de la vie ? C'est rigolo d'avoir peur.

L'histoire de *Coin-Coin* (Frédéric Stehr, L'École des loisirs) est aussi une histoire dramatique et bien des adultes ont peur de la raconter aux bébés. L'identification de sa mère par le bébé caneton n'a rien à voir avec l'énumération des caractéristiques qui lui sont données par les personnages qui l'informent. Cette énumération a plutôt valeur de ritournelle « Ta maman a des plumes blanches... », se chantonne presque, et tempère à sa façon la tension de l'histoire. La véritable reconnaissance passe par l'acte d'amour, celui d'être là quand c'est vital. Marie, 2 ans 1/2, ne s'intéresse pas au renard mais demande à chaque page où est la maman de Coin-Coin. À la page du hibou renseignant Coin-Coin, elle remplace la question par un commentaire « Le hibou fait un câlin à Coin-Coin » et c'est vrai que le hibou a un air protecteur, il fait un peu papa, il prend Coin-Coin sous son aile et Marie voit bien le sens de la situation dans cette histoire. Au moment où le renard saute sur Coin-Coin, Antoine, trois ans, s'écrie « Vite, vite, sauve-toi, sauve-toi ! ». À la page suivante où la maman sauve son bébé, Marie et Antoine sont rassurés, ça va mieux, ils se détendent et sourient. Maman est là, seul cela compte. Il y a dans ce récit quelque chose d'universel. Une maman peut être là ou pas, c'est vrai pour toutes les mamans. Et nous avons une explication, nous savons qu'elle est partie pour sauver son petit. On joue avec les peurs fondamentales. Il y a dans ce livre un contenu très émouvant, comme dans les meilleures histoires et les enfants en captent et perçoivent le sens à la fois avec leur affectivité et leur sensorialité. Antoine parle de la peur, juste à la bonne place, il sait que le sens est là. Il démontre combien la lecture des petits est intimement reliée aux moments forts de leur vie.

— Quelle drôle de question ! s'exclame Papa Ours.  
 Regarde-moi bien dans les yeux.  
 Je suis ton papa, voyons !  
 Ne vois-tu pas comme nous nous ressemblons ?  
 Tu as le même museau que moi  
 et le même que ton grand-père !



*Mon Papa et moi*, ill. T. Miyamoto, Mango Jeunesse

Il est aussi des histoires qui se terminent mal et qui sont pourtant très demandées par les tout-petits. En particulier *Roule Galette* (Père Castor-Flammarion). L'histoire se finit mal pour la galette, elle appartient à ce type d'histoires immémoriales qui roulent beaucoup sur la faim, l'appétit. Elle a la saveur des histoires de fringale quand on connaît la sensation de faim, ce qui existe souvent chez les bébés. Quand la galette passe sous le nez du renard, c'est au renard que les bébés s'identifient, à sa gourmandise. Pour cette raison, la fin n'est pas mauvaise, surtout qu'il ne s'agit après tout que d'une galette. L'histoire une fois de plus leur permet de jouer avec leurs peurs. Ils savent que ce n'est pas en vrai, que c'est du domaine de la culture.

À 18 mois, Cassiopée a l'air effrayé, elle part en criant et en pleurant quand on s'apprête à lire *Coucou, me voilà* (Mitsumasa Anno, L'École des loisirs). Chaque fois qu'elle vient dans la salle, elle vérifie pour bien savoir où est ce livre afin d'être bien sûre qu'on ne le lui lise pas. Elle semble en même temps tenir à ce livre, à son existence et à sa permanence. Les psychologues nous ont appris qu'à cet âge les enfants n'ont pas ce qu'ils appellent la permanence de l'objet, c'est-à-dire la notion que

lorsqu'un objet n'est plus sous leurs yeux il ne disparaît pas pour autant. C'est pour cela qu'il est important qu'on joue au coucou avec eux. Ils sont angoissés parce qu'il n'y a rien, alors on leur montre quelque chose. Ils ont besoin à ce moment-là de la stabilité de certains objets, leur nounours, leur objet transitionnel qui doit être à disposition quand ça ne va pas... Les histoires qu'on raconte alors produisent la « permanence » de l'objet. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il vaut mieux ne pas changer les mots du texte. Cassiopée se sert du livre pour vaincre la peur de la disparition. Elle se l'approprie vraiment et donne à voir ce qui se passe dans sa tête. A-t-elle choisi une histoire de coucou par hasard, ou quelque chose sur les pages ou la couverture lui aurait-il indiqué de quoi il s'agissait ? Le titre bien sûr, et l'illustration de la couverture annonçaient clairement le propos.

### **Du bon usage des couvertures... et des pages de garde**

Nombreuses sont les observations qui prouvent la pertinence avec laquelle l'enfant interprète les couvertures des livres et les choisit à propos. Il photographie les piles de

livres, sent ce qui lui correspond ou non, fait son choix. D'emblée, dans un album, une connivence s'établit entre l'auteur et le lecteur par le biais des couvertures, ces « habits » qui les enveloppent et les singularisent. Pages de garde et couverture sont loin d'être des éléments anodins, dans leur double rôle de décoration et de protection.

Sophie, 2 ans 1/2, regarde avec attention les chaussettes, culottes, tasses et chemises colorées des pages de garde du livre de Bénédicte Guettier, *Le Papa qui avait dix enfants* (Casterman) et revient à la page de couverture où sont dessinés dix bébés encadrant un papa. Au cours de la lecture de l'histoire, elle insiste souvent pour revenir en arrière et vérifier la ressemblance des bébés et des vêtements de l'histoire avec ceux des pages de garde.

Colin, 3 ans, pointe avec le plus grand sérieux les deux paysages marins qui encadrent l'histoire de *La Chasse à l'ours* (Helen Oxenbury, Michael Rosen, Kaléidoscope). « Tout seul » commente-t-il en s'apitoyant sur le sort de l'ours solitaire qui retourne dans sa grotte à la tombée de la nuit. La belle image de la lune, le ciel sombre et l'ours vu de dos lui suggèrent sans doute ces moments du coucher où l'on se sent abandonné. Nombreux sont les enfants qui oublient la tension de cette chasse à l'ours pour se pencher seulement sur le sort de l'ours à l'écart.

Papi, 4 ans, remarque que les pages de garde du livre de Donald Crews, *En l'air* (L'École des loisirs) sont les mêmes au début et à la fin, sauf qu'il fait jour pour les unes et nuit pour les autres. C'est ainsi qu'il commence à penser, à prendre conscience du temps qui passe, dans l'histoire et aussi dans la vie, qu'il y a un avant, un après, hier, demain, aujourd'hui. Grâce aux couvertures, le choix des livres ne se fait pas par hasard. Ainsi, un été, Abdoulaï, 4 ans, reste assis sagement au milieu d'un tas de livres, rêveur, avant de prendre et garder entre les mains *Zaza au bain* (Antoon Krings, L'École des loisirs). Il n'a



*Le Géant de Zéralda*, ill. T. Ungerer, L'École des loisirs

manifestement pas envie d'aller dans la piscine et il hésite longtemps. C'est seulement après avoir regardé le livre qu'il se décide à aller se baigner. Sa démarche est le contraire de celle du livre à thème où l'adulte se dirait « cet enfant a peur du bain, on va lui amener des livres sur le bain ».

« C'est bizarre », dit une éducatrice, qui s'apprête à lire l'histoire *Le Géant de Zéralda* (Tomi Ungerer, L'École des loisirs) à Thomas, 4 ans, au centre de loisirs maternel, « il sait que c'est un ogre qui mange les petites filles ». C'est normal ! Il a bien vu sur la couverture le mouvement que fait le géant avec sa langue, il a repéré le coutelas, il s'attend à une histoire horrible, mais qui finit bien... parce qu'il a repéré aussi l'air futé de Zéralda qui laisse prévoir qu'elle finira par trouver une ruse. Il se conduit comme les meilleurs lecteurs de roman, il élabore son horizon d'attente, repère les éléments significatifs, les interprète et anticipe sur le contenu du livre.

Un petit Eladje de 5 ans vient à une consultation médicale avec son papa, son frère de 3 ans, sa petite sœur de huit mois. Le papa est très soucieux de ne pas laisser se disperser son monde, d'autant que la salle est très animée. S'il tient le petit frère par la main, il surveille Eladje du coin de l'œil, mais avec sévérité. On ne plaisante pas ! Eladje le sait, il reste tranquille, osant à peine répondre à la proposition de l'animatrice qui lui tend un livre. Avec l'accord du papa, Eladje écoute plusieurs histoires, se détend, s'éloigne un peu de sa famille. Il fouille dans la caisse de livres et en extrait deux qu'il apporte aussitôt à son papa. Il s'agit de *La Fessée de Mariette et Soupir* (Frédéric Stehr, L'École des loisirs) et de *Puni ! Cagibi !* (Alain Serres, L'École des loisirs), deux histoires sur bêtises et punition, une façon comme une autre de dire à son papa ce qu'il avait à lui dire... On observe très souvent que les enfants choisissent des livres adéquats, des livres porte-parole, sans les connaître. Les illustrateurs semblent mettre beaucoup de soin à travailler leurs couvertures, « c'est un peu comme une symphonie », dit très justement Marie Bonnafé, « cela donne envie d'écouter la suite ».

### Des passages obligés

L'édition redécouvre et revalorise aujourd'hui les traditions orales et tous les jeux avec la langue qui ont longtemps accompagné les journées des bébés. Les animatrices d'A.C.C.E.S. commencent souvent leurs séances par comptines, berceuses et virelangues parce qu'elles ont constaté le rôle de « rassembleur » que jouaient ces textes comptinés ou chantés qu'Eugène Rolland il y a un siècle déjà qualifiait de première « littérature » que les nourrices et les mères, puis les enfants entre eux se « transmettent depuis les temps les plus reculés, (...) la seule qui les amuse, la seule qui convienne à leur développement mental » et qui « diffère

de ce que nos pédagogues utilitaires veulent à toute force leur enseigner » (*Rimes et jeux de l'enfance*). La souris verte trempée dans l'huile, le facteur qui se casse le bout du nez, la poule sur un mur qui picote du pain dur sont avant tout musique et poésie, révèlent aux enfants le pouvoir magique des mots. Marie-Claire Bruley (*Enfantines, L'École des loisirs*) montre comment ce folklore de l'enfance - des berceuses au rythme lent et à l'accord subtil de la mélodie et du texte aux formulettes d'apprentissage qui ont pour but « d'apprendre à l'enfant à situer et nommer les unes par rapport aux autres les diverses parties de son corps », en passant par les petits poèmes pour faire rire l'enfant qui pleure ou pour le faire tenir tranquille - joue un rôle dans la constitution du « soi », installe l'enfant dans le sentiment qu'il est ce qu'il doit être et l'accompagne dans ses premiers pas vers le vaste monde. On ne peut que saluer les initiatives éditoriales (Didier, Le Rouergue, La Joie de lire) qui remettent ces trésors sur le marché.

### Des histoires à leur histoire

Dans le cadre d'un projet de quartier, des séances d'animation ont eu lieu deux mardis par mois pendant dix mois qui ont permis d'accueillir « spontanément » des enfants ayant dépassé l'âge normalement requis dans le cadre de l'association. Certains avaient entre 8 et 12 ans. Paul, 8 ans, marginalisé à l'école en raison de ses absences répétées et de son retard, vient régulièrement. S'il semble apprécier les histoires, il aime moins partager l'animatrice et les livres avec les autres enfants, pose sans arrêt des questions ou fait des commentaires pour attirer son attention. Elle décide de se consacrer à lui le temps d'un livre et lui propose de choisir un album. Il retire le livre d'Anthony Browne, *Marcel et Hugo* (Père Castor-Flammarion) de la pile, où le personnage le plus

fort n'est pas celui qu'on croit.

- « Marcel se sentait bien seul »

- comme moi, dit Paul

- « Tout le monde avait des amis. Tout le monde sauf Marcel... »

- comme moi

- « Personne ne voulait faire équipe avec lui, ils disaient tous qu'il était bon à rien. »

- comme moi, répète encore Paul.

Tous les mardis qui suivent, il demande si Claudia, l'animatrice, vient... Il n'a sans doute pas choisi ce livre par hasard. Grâce à Marcel, Paul existe individuellement. Il a enfin trouvé un lieu et quelqu'un qui lui permettent d'avoir une existence pour lui tout seul dans un groupe. Il s'est projeté dans l'histoire. Marcel, c'est lui. Il est là dans une conquête du monde et des autres et dans une ouverture sur l'imaginaire.

Pablo, 3 ans 1/2 repère l'animatrice qui lit dans la salle de consultation de la PMI et lui apporte un petit livre documentaire *J'aime les pommes* (Marie Wabbes, Archimède). Il est très intéressé par la page qui montre toutes les variétés de pommes. Il touche le livre et les pommes, en particulier la page où il y a un trognon. Dès la lecture finie, il raconte qu'il y a plein de pommes chez lui, que sa maman achète tout le temps des pommes, qu'elle les met au frigo et qu'il n'en mange pas, qu'il n'a pas le droit d'y toucher. Il insiste surtout sur le fait que sa maman ne veut pas qu'il en mange. Sa maman explique qu'elle les achète pour son régime, qu'elles sont vertes et qu'elle veut éviter qu'il ait mal au ventre.

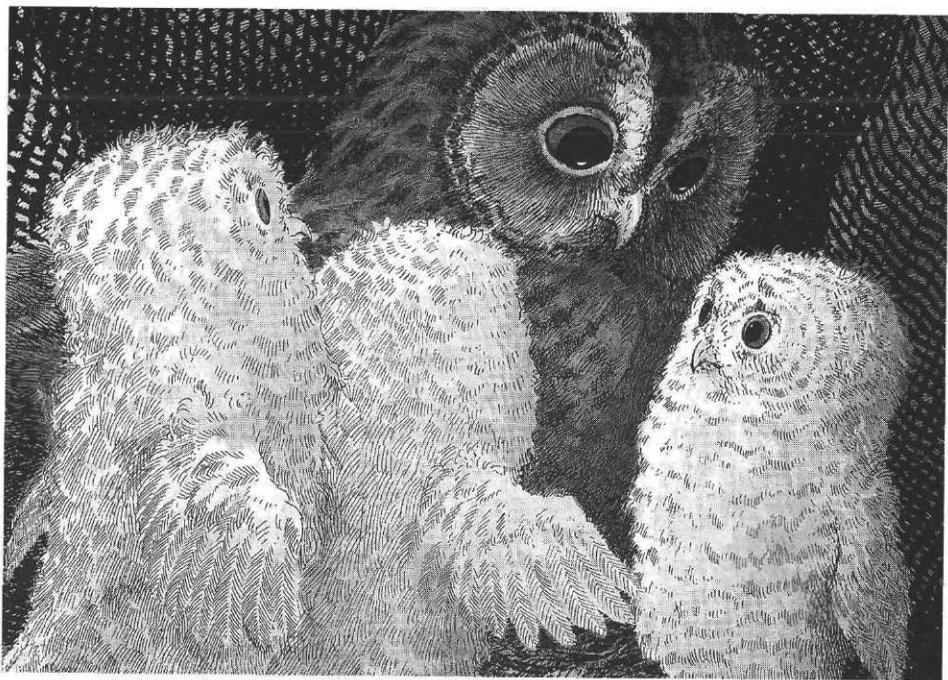
L'enfant est allé chercher le livre dans lequel il trouve vraiment sa problématique : il veut des choses que sa maman a et qu'il n'a pas, des choses que sa maman ne veut pas lui donner. Puis il transporte ce petit théâtre à l'intention de l'adulte qu'il met ainsi dans le jeu de son désir très fort d'enfant. Cette histoire se savoure, comme peut se savourer la pomme qu'on a tellement attendue.

Rémi a 3 ans. Il écoute *Bébés chouettes* (Patrick Benson, Martin Waddell, Kaléidoscope) et s'étonne, ravi, qu'un bébé chouette ait le même prénom que lui. Il a continué à demander le livre plusieurs jours de suite et un matin, en arrivant à la crèche, il déclare « tu sais, ma maman, elle fait pas les commissions la nuit, chez nous la nuit on dort. »

« Et puis Rémi, c'est mon nom ». Il sait bien que lui est Rémi en vrai et qu'il y a des Rémi « en semblant ». Dans ce livre, les chouettes font de drôles de choses la nuit, ce livre déplace les codes de la fiction pour l'enfant et cet enfant s'en est saisi pour reconstruire ses limites entre la peur du noir et la peur de l'abandon et en même temps la très grande victoire quand on domine tout ça. Il joue avec la fiction, sa lecture fait partie de sa vie, il s'en sert comme d'une réassurance. Il prolonge concrètement sa lecture, opère cette « transmigration » du texte dans la vie du sujet dont parle Roland Barthes (*Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, p. 12). Certains enfants vont même jusqu'à jouer à transposer dans la vie des formules empruntées à l'œuvre lue.

Tiphaine, 3 ans, à qui on a raconté plusieurs fois *La Grande panthère noire* (Paul François, Père Castor-Flammarion) sautille sur le chemin de l'école en scandant « L'Himalaya, le Tibet, la Mongolie, la Muraille de Chine, la Sibérie » ou encore, parce que son père vient un jour la chercher à l'école à la place de sa maman, lui assène avec assurance la formule entendue la veille en lisant Tintin avec lui : « Tu n'es qu'un imposteur ! ». La lecture de l'enfant est loin d'être une attitude passive. Il en retire une signification qu'il utilise, qu'il reprend dans sa propre vie.

Vaste univers que ces observations qui nous permettent un petit peu, par leur diversité, d'approcher les pensées de l'enfant, mais qui montrent bien aussi que le cheminement dans la lecture et le livre peuvent tout à fait nous échapper, et que cela n'a pas vraiment



Bébés chouettes, ill. P. Benson, Kaléidoscope

d'importance. Comme les bons livres, elles ne sont pas là pour apporter des réponses, mais pour ouvrir d'autres questions, pour forcer notre attention et notre disponibilité, pour montrer que ce partage de livres est avant tout un partage de plaisir et une expérience, pour tous. Pour montrer aussi qu'il y a un véritable corpus littéraire pour ces lecteurs à part entière, souvent amateurs éclairés, que sont les bébés et leur entourage. En effet, ils aiment les bons textes et les belles images, comme nous en avons témoigné ici par des exemples positifs, et bon nombre d'entre eux sont capables de boudier certains livres encore trop souvent utilisés, ces livres qui enferment, sclérosent l'imagination et la pensée de l'enfant, parce que l'histoire, la façon dont elle est racontée et le message qu'elle délivre sont à « sens unique », que tout est prévisible, crédible, affirmé. Ces livres que des adultes bien intentionnés

introduisent pour remplacer les mots qu'ils ne trouvent plus, pour remplacer un discours vrai - celui du cœur - par un livre, parce qu'ils n'ont plus confiance ou qu'ils jugent devoir fournir aux bébés de « bons exemples », alors que les bons exemples doivent se construire avec le bébé, en lui laissant le monde à découvrir, en lui faisant découvrir la réalité par la fiction, par toutes les contradictions et l'ambiguïté que renferment les belles histoires. ■

*N.B. Je remercie Fatima Berdous, Muriel Hocquaux, Nathalie Virnot, animatrices d'A.C.C.E.S., ainsi que toutes les personnes qui ont apporté leurs observations à l'Observatoire des pratiques de lecture de la Seine-Saint-Denis, Sylvie Amiche et Marie Bonnafé, bien sûr, de m'avoir permis d'utiliser ce travail et ces échanges sans lesquels rien n'aurait pu être fait.*